



HAL
open science

De l'ordre militaire à l'ordre littéraire. Sur la dissolution d'un lien constitutif dans les Manuscrits de guerre

Dominique Perrin

► To cite this version:

Dominique Perrin. De l'ordre militaire à l'ordre littéraire. Sur la dissolution d'un lien constitutif dans les Manuscrits de guerre. La Revue des lettres modernes: série Julien Gracq, 2021, n° 9, p. 35-56. hal-04626930

HAL Id: hal-04626930

<https://hal.science/hal-04626930v1>

Submitted on 28 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

De l'ordre militaire à l'ordre littéraire.

Sur la dissolution d'un lien constitutif dans *Souvenirs de guerre* et *Récit*

« On n'écrit bien que sur ce que l'on découvre, et c'est ce ton de nouveauté qui intéresse »
(Alain, *Système des Beaux-arts*)¹

« Ces pages seront-elles jamais publiées ? Je ne sais. (...) Mais un témoignage ne vaut que fixé dans sa première fraîcheur. » (Marc Bloch, *L'Etrange défaite*, « Témoignage »)²

Pièces atypiques à plusieurs égards, les *Manuscrits de guerre* rendus publics en 2011 dessinent un saisissant diptyque autobiographique avec les grands textes de maturité que constituent *Les Eaux étroites*, *La Forme d'une ville* et les *Carnets du grand chemin*. Ils entretiennent aussi une relation forte, par recoupement ou plus souvent par contiguïté, avec bon nombre de fragments où l'autobiographie rejoint l'évocation de l'Histoire. La perspective qui se fait jour dans *Souvenirs de guerre* et dans *Récit* est cependant éminemment singulière. On y découvre un compte-rendu précis des événements vécus par le lieutenant Poirier au cours des trois semaines de la « guerre éclair » de mai 1940, solidaire d'un travail de saisie de soi à la lumière d'une expérience directe de la « grande histoire ». Il en résulte un autoportrait en action et en affects qui apporte un point de vue neuf sur le *for intérieur* de Louis Poirier/Julien Gracq et sur l'ethos qui préside aux relations de l'écrivain et du sujet civil.

C'est plusieurs mois après les faits que Gracq, rapatrié pour maladie de l'OFLAG d'Hoyerswerda, est en état de produire successivement deux relations d'une expérience qui l'habitera longtemps, à l'image de bien d'autres contemporains. La charge affective et la précision de ses deux textes, la capacité du premier à restituer au présent un point de vue vierge sur un enchaînement de faits éminemment discontinus, celle du second à les passer au crible d'une ironie compréhensive, peuvent passer pour remarquables. Que leur statut dans l'esprit de Gracq ait ou non été d'emblée celui de « soliscrits », on y trouve la pression intime d'un témoignage à apporter pour soi-même comme pour une personne proche. De fait, Gracq dispose d'une référence homonyme toute trouvée avec les *Souvenirs de guerre* publiés par Alain en 1937³. On en retrouve ici plus d'une caractéristique : témoignage à la première personne, importance des croquis de figures humaines désignées par une simple majuscule, intérêt pour la description des lieux et des circonstances – récurrence marquée des considérations techniques sur l'armement. Si tout le reste diffère, c'est notamment par la posture singulière du jeune Gracq – âgé de trente ans, il a commencé à écrire depuis trois ans, et n'existe en tant qu'écrivain que depuis l'automne 1938.

Comme le souligne Bernhild Boie, il n'y a pas dans les *Manuscrits* d'analyse surplombante au sens où la pratiquent Alain (« Ce récit sera surchargé de réflexions, je le crains »⁴) ou Marc Bloch (« Nous venons de subir une incroyable défaite. A qui la faute ?⁵ »), avec la volonté de catégoriser des comportements humains ou de mettre à jour les causalités d'un aussi étrange désastre. Il est frappant par exemple que Gracq, très conscient de la nature spécifique du

¹ Paris, LXXV, 1920.

² Paris, Gallimard, [1946] 1990, p. 29. Cette édition de 1990 figure dans le catalogue de la Bibliothèque de Julien Gracq (« fonds blanc » de la Maison Julien Gracq).

³ Paris, Paul Hartmann, 1937.

⁴ *Op. cit.*, p. 8 (« Pouvoirs »).

⁵ *Op. cit.*, p. 55. Rappelons ici un passage souvent cité pour son efficacité : « Ce furent deux adversaires appartenant chacun à un âge différent de l'humanité qui se heurtèrent sur nos champs de bataille. Nous avons en somme renouvelé les combats, familiers à notre histoire coloniale, de la sagaie contre le fusil. Mais c'est nous, cette fois, qui jouions les primitifs. » (p. 67).

régime nazi et du conflit présent, n'évoque globalement que la guerre contre « les Allemands »⁶. Son attention se concentre sur un objet caractéristique de l'écrivain qu'il sera : le fil des faits quotidiens certes, mais au prisme de l'affectivité transindividuelle qu'ils engendrent. Si les deux *Manuscrits* ont vocation à témoigner d'une expérience essentiellement collective, c'est au faisceau de l'introspection que récusent ses pairs plus expérimentés – Alain : « Qu'on n'attende pas une sorte de confession⁷ », Marc Bloch : « Je n'écris pas ici mes souvenirs⁸ ».

Que sais-je de moi devant le risque et la contrainte institutionnalisés par la mobilisation guerrière ? Ces interrogations s'incarnent dans trois objets concrets – avec un degré d'explicitation allant du thème obsédant à l'implicite structurant : le rapport à l'armée ; le rapport à la guerre ; le rapport à l'écriture. A chacun de ces prismes, Gracq repose la question : à quelle communauté puis-je dire que j'appartiens ? Les thèmes croisés de l'apathie et de l'enthousiasme, de la sympathie et de la répulsion irriguent presque partout les deux *Manuscrits*. Mais tous deux posent avec insistance une autre question de fond, d'une évidente actualité : que devient ma capacité d'empathie – avec moi-même et avec autrui – dans des épreuves « limite » ? Que faut-il à un sujet – ou une société – pour faire l'expérience transformatrice de l'anempathie ?

1. Une défaite « éclair », un réquisitoire implicite

Une disposition flouée

Est-ce que je calomnie ? (...) C'est la même gêne horrible qu'à une messe dite par un prêtre athée.
(*Souvenirs*, p. 126)

En 1939, Louis Poirier est prêt, autant que faire se peut, à faire la guerre. Il est conscient, jusqu'à la dépression, du caractère spécifiquement violent du régime nazi et de sa volonté hégémonique⁹. Son activité de militant communiste depuis 1936 et sa démission du Parti à l'annonce du Pacte germano-soviétique en août 1939 sont liées à cette conscience historique¹⁰. Elève doué et appliqué, il l'a été dans sa préparation militaire comme ailleurs, à Saint-Maixent en 1934 puis à Nantes en 1935, comme sous-lieutenant dans « la compagnie d'engins et transmissions » de son régiment d'infanterie¹¹ – d'où son intérêt très saillant dans *Souvenirs* pour l'identification sonore et visuelle des différents types d'armements en usage. Parallèlement à son intérêt ancien pour la tactique et l'histoire militaires, et son intérêt

⁶ On trouve cependant à propos du lieu néfaste de Dunkerque la référence à l'« ombre de mancenillier » (*Récit*, p. 164) qui ouvrira trois décennies plus tard le fragment « Fest » recueilli dans *En lisant en écrivant* (in *Œuvres complètes, II*, Bernhild Boie éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 710-711), ainsi qu'une référence ironique au « Reich » (*Récit*, p. 232) et une mention de « la jeunesse hitlérienne » (*Souvenirs*, p. 93 et *Récit*, p. 243).

⁷ *Op. cit.*, p. 8 (« Pouvoirs ») : « Qu'on n'attende pas une sorte de confession ; j'ai cela en horreur. »

⁸ *Op. cit.*, p. 29-30.

⁹ Voir Dominique Perrin, *De Louis Poirier à Julien Gracq*, Paris, Garnier, 2009. L'analyse du fragment « Fest » (fragment cité, *En lisant en écrivant*, p. 710-711) y préside à l'ensemble de la réflexion proposée sur la « biographie d'écrivain » de Julien Gracq. Rappelons que le contenu de ce fragment est notamment redoublé par ces propos retranscrits par Régis Debray : « J'ai été très marqué par la période des années trente : la naissance et le développement d'une catastrophe, avec l'arrivée de Hitler au pouvoir. On a vu l'orage grandir, pendant dix ans. C'est le seul cas où l'instinct populaire a pressenti que l'histoire se remettait en route. » (Régis Debray, « Bonjour M. Gracq », *Par amour de l'art. Une éducation intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 485).

¹⁰ Voir Dominique Perrin, *op. cit.*, p. 142-159.

¹¹ Voir la Chronologie de La Pléiade, in *Œuvres complètes, I*, Bernhild Boie éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. LXVIII, et *La Forme d'une ville*, in *Œuvres complètes, II*, *op. cit.*, p. 791.

d'adulte pour les écrits stratégiques de Lénine et surtout de Trotski¹² – on sait quelle importance pragmatique y revêtent les considérations militaires, concernant par exemple la qualité décisive des cadres de l'armée –, le sentiment est puissamment enraciné en lui depuis l'enfance d'une société française solidement unie dans la défense de la nation face à son adversaire « héréditaire », garantie par « la meilleure armée du monde »¹³. Il a énormément, heureusement rêvé, au long d'une alphabétisation précoce, sur le continuum des images et des mots de la Première guerre mondiale :

Ma famille, où personne n'était mobilisé (mon père avait quarante-six ans à la déclaration de guerre), m'était à la fois un milieu chaleureux et un abri. Deux choses me frappent particulièrement, quand j'essaie de me remémorer cette époque : la présence, dès mes premiers souvenirs, de la lecture, et la présence en arrière-plan, presque de bout en bout, de la guerre. L'une liée à l'autre, car je n'avais guère connaissance de la guerre que par la lecture, particulièrement, chaque semaine, de *L'Illustration* à laquelle mes parents étaient abonnés. (...) je me rappelle avoir lu le récit tout frais de la bataille du Jutland, à cinq ans, en 1916, comme on pouvait dans l'Antiquité lire Homère. (Entretien avec J. Carrière, 1231)¹⁴

Ces composantes mentales – dont l'hétérogénéité sédimentaire apparaît si limpide, posément saisie par l'écrivain âgé – convergent pour faire de Louis Poirier un lieutenant exemplaire, ayant intimement assimilé les devoirs et obligations d'un officier de l'armée française. De fait, les *Manuscrits de guerre* racontent comment, au terme de ce qui vaut comme une contre-initiation, Louis Poirier doit faire le deuil d'un ordre militaire défaillant certes en tant que recours contre l'agression allemande, mais aussi en tant que référence imaginaire puissamment motivée et naturalisée. Cette adhésion que n'ont pas entamée l'environnement intellectuel pacifiste du lycée Henri IV – ou les positions évidemment anarchisantes du surréalisme fils de la Première guerre mondiale – se voit déracinée par l'expérience intime et irréfutable de l'affaiblissement de l'armée en tant qu'institution, et sans doute avec lui d'un certain rapport, politique et imaginaire, à la sphère sociale.

Le témoignage d'un officier de troupe

« (...) sans avions, sans chars, sans pain, sans généraux, sans espoir au cœur » (*Récit*, p. 188)

Il serait difficile d'analyser sous cet angle la portée propre des textes de Gracq sans se référer à d'autres démarches testimoniales dans le sillage immédiat des mêmes faits. Parce qu'un même objet de narration y est abordé dans des conditions largement différentes, le texte magistral de *L'Etrange défaite*, inscrit dès sa publication en 1946 au premier plan de l'historiographie de la « bataille de France », offre ici un point d'appui d'autant plus pertinent que les *Souvenirs* portent la signature non de l'écrivain Gracq mais du sujet civil Louis Poirier. Historien puissamment attaché à l'éthique militaire républicaine – proche en cela de Gracq –, Marc Bloch a traversé en soldat exemplaire la Première guerre mondiale. Il est engagé volontaire en 1939, et affecté cette fois dans les rangs de l'état-major¹⁵. Quoique assez souvent narratif et ouvert aux notations impressionnistes, son « témoignage » procède d'une démarche d'analyse historique transversale au service du mouvement résistant – là où le texte

¹² Gracq évoque, dans différents entretiens tout au long de sa carrière d'écrivain, la lecture marquante de l'autobiographie de Trotski, *Ma Vie* (1930, traduction et publication françaises 1930) et d'*Histoire de la révolution russe* (1930, traduction et publication françaises 1930) (voir par ex. Régis Debray, *op. cit.*, p. 454-56).

¹³ *La Forme d'une ville*, *op. cit.*, p. 845 et p. 847-848.

¹⁴ Un fragment autobiographique des *Carnets du grand chemin* évoque Louis Poirier/Julien Gracq « à six ou sept ans, vers l'époque de la bataille du Jutland (...) allongé sous la table, sur le tapis de la salle à manger, découpant sans fin dans feuilles de carton des silhouettes de destroyers ou de cuirassés » (in *Œuvres complètes, II*, *op. cit.*, p. 1046).

¹⁵ Marc Bloch y a notamment eu la charge des stocks de carburant.

de Gracq, consacré explicitement à la narration d'un baptême du feu, tire quant à lui du contact permanent avec « la troupe » des analyses frappantes de l'affectivité collective en contexte d'effondrement.

On sait quelles conditions d'observation et de participation ont permis à Marc Bloch de dresser un tableau nuancé des différents aspects d'une faillite interne de l'armée française. A ce tableau surplombant, les *Manuscrits* de Gracq apportent le point de vue complémentaire d'un officier de troupe, conformément au projet de Marc Bloch :

J'ai participé au travail et à la vie d'états-majors d'un rang assez élevé. (...) Je n'ai, par contre, jamais vu de près, moi-même, le combat. Avec la troupe, je n'ai eu que de trop rares contacts. Là-dessus, force m'est de m'en remettre, avant tout, à d'autres témoignages. (...) Que chacun dise franchement ce qu'il a à dire ; la vérité naîtra de ces sincérités convergentes.¹⁶

Souvenirs et *Récit* confortent de part en part le tableau de Marc Bloch concernant les défaillances tactiques et logistiques en matière de communication, de positionnements et de déplacements, d'approvisionnement et d'armement – de direction morale et de commandement enfin, avec la même stupeur devant une hiérarchie d'hommes globalement âgés au comportement de notables¹⁷. Le fil des textes gracquiens égrène de façon trop précise la litanie d'un quotidien fait d'incurie et de contradictions, parfois radicalement d'absurdité, pour que leur démarche ne s'apparente pas à un réquisitoire implicite contre une institution essentiellement improductive, et comme vidée de son sens¹⁸.

Souvenirs atteste ainsi avec la force de la première personne la saturation de colère et de rage née de la confrontation au « réel » d'un quotidien militaire organisé comme à rebours des représentations et des attentes d'un officier soucieux d'exemplarité. Ainsi, en date du 23 mai, de la somnolence d'un commandant de réserve dont le bataillon patiente offert aux bombardements en gare de Dunkerque – tandis que la sédition s'installe¹⁹. Le texte de *Récit* intègre le même épisode sans mentionner les affects du lieutenant G. : sa dimension accusatrice est tout aussi saillante²⁰. Ailleurs à l'inverse, *Récit* quitte le fil des faits pour souligner l'ampleur de la réaction affective du lieutenant sommé officiellement d'avancer « deux mille francs (...) pour acheter des œufs et nourrir le bataillon » : « tout à coup une odeur de peste » (p. 169)²¹. Le lecteur de cette notation entend bien l'implicite dont elle résonne : dans cette défaite d'ores et déjà « éclair », l'armée française prise de court au plan militaire ne dispose pas, plus généralement, d'une élémentaire infrastructure économique et logistique.

2. Un officier en quête de corps

Toujours pris à contre-pied, dans cette guerre, toujours surpris « en état d'ahurissement ». (*Souvenirs*, p. 107)

(...) il n'y avait rien à répondre, que de serrer en soi dans un froid noir ce qui pouvait rester du courage imbécile que tout abandonne. (*Récit*, p. 189)

¹⁶ *Op. cit.*, p. 54.

¹⁷ Voir par exemple *Souvenirs*, p. 59, 62, 70, 72, 125.

¹⁸ Voir *Souvenirs*, p. 126.

¹⁹ « Colère froide, furieuse, contre cet homme léger, commandant de réserve, conseiller général du Tarn-et-Garonne, – et ignorant de son métier. » (*Souvenirs*, p. 70)

²⁰ *Récit*, p. 171-172, p. 177.

²¹ Cette page indique pourquoi Louis Poirier est le seul officier à même de remplir cette fonction imprévue, étant le seul à avoir eu la prévoyance de « porter sur lui une assez grosse somme ».

Or, c'est *a priori* sans restriction que le lieutenant Louis Poirier soumet son « *singulier destin*²² » à la discipline, et partant à l'hétéronomie – mouvements, positions, codes et modes de communication, action et inaction... –, que suppose l'ordre militaire. Quoi qu'ils en disent par ailleurs, les deux textes mettent en scène et en mots un cadre de l'armée investi bien au-delà d'une adhésion formelle dans l'univers de référence où s'inscrivent ses fonctions ; la revendication individualiste et la mise en retrait effective n'adviennent que très graduellement, au terme d'un processus de renoncement à marche forcée.

Un cadre sous pression

L'individu combattif, c'est celui qui a du caractère, de la tenue, de l'esprit de décision, celui qui sait résister à ses vices, à ses faiblesses, à la tyrannie de ses instincts ; c'est celui qui est à la fois obéissant et puissant : une souveraineté domestiquée, un citoyen.

(Alain Ehrenberg, *Le Corps militaire : politique et pédagogie en démocratie*)²³

Il y a, d'abord, la rigueur quasi pointilleuse de l'officier dans la mise en œuvre du protocole militaire. Si *Souvenirs* et plus encore *Récit* soulignent de loin en loin que leur protagoniste principal ne « participe pas » et cultive son « quant à soi »²⁴, les deux textes restituent un attachement intime au respect strict des procédures et connaissances militaires inculquées – a fortiori des codes de préséance et de contenance qui manifestent, à chaque instant, la verticalité d'un ordre distinct de l'univers civil²⁵. Citons ici comme emblématiques ces lignes de *Souvenirs* où le souci d'exemplarité s'objective :

(...) il m'est physiquement presque impossible de ne pas courber le dos quand j'entends siffler les obus près. Mais je remarque que le commandant et le capitaine de la C.A. n'en font rien et me sens intimement humilié. Plus de tenue que moi. (p. 99)

Ces caprices de petit-maître m'écartent passablement du parangon du parfait soldat. (p. 72)

C'est avec un fusil anglais que j'aurai tiré les seuls coups « sérieux de ma vie ». (C'était bien la peine de potasser le manuel sur la pratique du tir !). Toutes mes dispositions vont ainsi à l'aigre, et je me sens pris à chaque instant à rebrousse-poil. (p. 129)

Le narrateur de *Souvenirs* ironise avec force sur la portion double de beefteck du gradé ou l'ordre prévisible dans lequel des soldats acculés à une ultime résistance utilisent le seuil d'aisance²⁶ ; mais l'ensemble du *règlement* revêt à ses yeux un caractère directement contraignant – vital peut-être, dans un environnement instable. La façon caractéristique qu'ont les deux *Manuscrits* d'associer des micro- et macroévénements subjectifs à des micro- et macroévénements objectifs témoigne du degré de contrainte intérieure qui caractérise le narrateur de *Souvenirs* et le protagoniste de *Récit* – et des tensions qu'il génère.

²² Selon l'expression ironique qui rend dans *Souvenirs* le désespoir du lieutenant S. – héros à venir du duel avec l'équipage du side-car – à la perspective d'être fait prisonnier (p. 85).

²³ Paris, Aubier-Montaigne, 1983, p. 171.

²⁴ Voir par exemple *Souvenirs*, p. 39 : « Je suis très détaché de cette aventure. Vraiment je peux dire que je ne fais pas corps. » ; p. 115 : « l'enveloppe s'agite, marche, donne des ordres qui sont reçus, il faut le dire, comme ils sont donnés – simulacre pour simulacre. Reste le détachement complet de la chose et l'ironie, par lesquels je me sens vivre. » *Récit*, p. 172-173 : « il tournait avec la machine ; comme tout le monde il y trouvait un repos, il y mettait de la complaisance – mais il ne participait pas. ».

²⁵ L'ensemble des *Manuscrits* atteste une connaissance scrupuleuse des complexités de l'organisation militaire et des équipements d'artillerie. Voir par exemple dans *Souvenirs* la succession des notations touchant aux protocoles de commandement, de tir et d'action p. 132, 138, 139, 140-141.

²⁶ *Souvenirs*, p. 103, p. 141.

Les *Manuscrits* attestent aussi la sensibilité aiguë du lieutenant Poirier/ G. aux rapports qui l'unissent aux autres officiers et plus encore aux hommes qu'il encadre. Le narrateur de *Souvenirs* recourt volontiers au « nous » et celui de *Récit* au « on » ; les deux textes accordent une place significative aux mouvements de sympathie qui lient le lieutenant Poirier/G. à « ses hommes ». Si l'évocation des gradés donne lieu par excellence à des considérations sur la vertu militaire et son absence, l'analyse de la relation d'empathie avec « la troupe » constitue un trait saillant des deux textes. Un mode de communication non verbal, affectif et intuitif, prévaut entre le lieutenant et sa section, quoi qu'il en aille par ailleurs de la sympathie ou de l'antipathie qui le colore avec de fortes amplitudes – et ce n'est qu'à l'usure que, pour finir, cette relation se défait.

Le lieutenant ressent d'autant plus fortement le hiatus créé par son absence lors des engagements initiatiques du bataillon en Sarre. C'est à propos de la journée du 24 mai que *Souvenirs* revient à deux reprises sur cette « différence » qui semble devoir faire du narrateur un éternel novice ; elle permet de comprendre en partie le contraste entre la rigueur du jeune officier et le retrait marqué de ses soldats :

Le baptême du feu, tout de même. / (...) La troupe n'est pas impressionnée, ayant déjà été engagée en Sarre. (*Souvenirs*, p. 72)

Cet ascendant, je sais depuis sept mois que les Allemands le possèdent sur mes hommes – exactement depuis le jour où au cours d'une patrouille dans la Warndt, les ennemis se sont jetés sur eux, presque à la gorge, en poussant des hurrahs. (...) Et moi (j'étais alors au dépôt) pour n'avoir pas participé à cette scène où s'est cristallisé l'esprit du groupe, je reste toujours un peu pour eux un étranger. Je ne suis pas initié. (*Souvenirs*, p. 78-79)²⁷

Dans cet ordre d'idées s'inscrit, bien sûr, l'éventail des réactions du lieutenant face aux différentes formes d'insubordination qu'il est supposé juguler. L'instabilité – ou l'ambivalence – du regard porté sur ces écarts est un indicateur du degré de contradiction interne auquel l'officier doit faire face. Tout indique qu'il hiérarchise le dégoût que lui inspirent d'une part l'inertie, la faiblesse ou l'immaturité d'un certain nombre de soldats, d'autre part l'ineptie surdéterminante d'une partie du haut commandement²⁸. L'intransigeance exprimée face aux mouvements de fuite ou de sédition des premiers – plus, à l'évidence, qu'elle n'est traduite en actes répressifs²⁹ – est pourtant saillante. Elle apparaît révélatrice d'une configuration intime proche du clivage, entre adhésion au paradigme militaire en tant qu'abstraction structurante et conscience croissante de sa faillite³⁰. Il y a loin de l'empathie avec l'« humanité simple, lente, patoisante, cordiale³¹ » que thématise dans *Souvenirs* et *Récit* des pages d'une beauté caractéristique, au jugement ici et là glacial de l'officier face au « troupeau » informe :

²⁷ De l'ensemble de ces considérations, *Récit* ne reprend que la brève mention : « La troupe n'est pas impressionnée, ayant déjà été engagée en Sarre » (p. 185).

²⁸ « Presque tous les chefs que j'ai vus à Dunkerque, on aurait cru des discours de Reynaud galonnés, culottés, bottés. Je n'ai jamais pu y penser depuis sans rire, – mais j'admets qu'au moment même j'en riais amèrement. » (*Souvenirs*, p. 127) « (...) il les reconnaissait bien là – “les...” c'étaient dans son esprit tous les noirs plaisantins (il ne savait trop qui) qui battent les sections d'infanterie on ne sait pourquoi comme un jeu de cartes (...) ». (*Récit*, p. 184)

²⁹ Voir, parmi plusieurs autres exemples, la notation concernant l'ivresse du chargeur P. : « C'est un vrai sac de viande. Un cas de conseil de guerre – mais il n'y a pas même à y songer : on me rirait au nez au bataillon. Et d'ailleurs, je n'y songe pas. » (*Souvenirs*, p. 71) Ces notations disparaissent de *Récit*, dont la voie/x narrative apparaît essentiellement focalisée sur la restitution d'une affectivité transindividuelle.

³⁰ Voir *Souvenirs*, p. 126-127.

³¹ Extrait du fragment de *Lettrines 2* intitulé « Mon père », in *Œuvres complètes, II, op. cit.*, p. 351.

Que me font, que me sont tous ces hommes ? La plupart déjà marqués – troupeau aboulique, fourmis absurdes dans la fourmière bousculée, et pour lesquels je n'ai ni ombre de pitié, ni sympathie. (*Souvenirs*, p. 115)

C'était une bonne troupe chacun le savait : des Bretons bretonnants – une belle division d'active. Mais elle s'appelait aussi une foule, à d'autres moments. Et, avec cette horreur physique qu'il avait des ivrognes, il la détestait de toute sa violence – si opaque, si bruyamment là, si détraquante pour le cerveau et les nerfs, comme si l'on était embrouillé dans les fils d'une pile électrique (...). (*Récit*, p. 176-177)

Il est patent que sa fonction de *cadre* – dans toutes les acceptions du mot –, place l'officier dans un entre-deux particulièrement difficile à tenir – entre empathie directe avec des hommes gratuitement malmenés et exposés, et exigence de ne « céder » ni sur ses missions propres ni devant l'adversaire. En même temps que sur l'ethos singulier du lieutenant Poirier, *Souvenirs* offre une vue aiguë sur la condition spécifique des officiers de troupe en 1940 :

Les hommes se fatiguent avec une rapidité un peu suspecte. Rétifs et hargneux – au moindre prétexte la colonne s'étire interminablement. Il faut faire le chien de garde, mais sans cesse ça recommence. (p. 60)

Je pousse devant moi une cohue minable. Impossible de les maintenir en ordre – ils coulent entre les doigts comme l'eau. (p. 110)

[Les hommes] montrent une particulière répugnance à se « mettre en rangs » : premier signe d'une manifestation d'indépendance ? – ou peut-être que cette cérémonie un peu ridicule leur paraît superflue, *maintenant*. (p.116-117)

Contenir la débâcle

D'autres éléments invitent à formuler cette hypothèse. La marche chaotique du 29 mai vers le nord de Dunkerque, à contre-courant des civils et soldats « retraitants », n'est relatée que dans *Souvenirs*. Elle consacre la rupture du lien hiérarchique qui structure les rapports de la troupe au commandement militaire, par l'intermédiaire de ses cadres de terrain. Entre humour noir et reviviscence des quolibets jetés aux officiers³², elle est associée à un chemin de croix personnel :

Ne pas voir, ne pas entendre, et marcher vite (...). Mais avouons-le, pendant une heure, c'est un gentil petit calvaire à grimper. Un des plus sales moments de ma vie. (*Souvenirs*, p. 118)

Rien n'autorise – le silence et l'immobilité saisissantes des images composées pour le film *Dunkerque* suffiraient à le rappeler à notre mémoire récente³³ – à relativiser la pertinence historique de cette fugace référence au mythe. Cependant, le texte gracquien ne le dissimule pas, l'expérience traumatique d'un immense naufrage collectif se double pour le lieutenant Poirier d'une crise interne dont l'enjeu est de perdre ou non *la face* aux yeux de l'institution militaire réelle et fantasmée, et par là aux siens propres. La référence pleine de profondeur, dans *Souvenirs* comme plus tard dans *Un Balcon en forêt*, à la perspective enfantine de « se faire gronder » n'est pas sans signification littérale chez l'écrivain qui la mobilise dans la lumière du détachement (« Le capitaine adjudant-major que nous croisons sur la route, croit que nous allons nous faire eng... », p. 124).

La « faute impardonnable » des lieutenants Poirier et B. (avoir « confié [leurs hommes] à un sergent », p. 118) se voit finalement dissoute dans la débâcle. Elle l'est aussi, moyennant le travail de l'écriture, par le coruscant humour noir caractéristique de *Souvenirs* (« Impression de promenade matinale et sans appareil, avec une unique suivante », p. 120), qui contribue à en réduire la virulence vécue. Le faisceau de réactions contradictoires, fixées par succession

³² Voir p. 117, p. 121, p. 122.

³³ Christopher Nolan, *Syncopy* films, 2017, 107 min.

ou superposition à propos de l'ensemble de cette séquence, offre un miroir de la tension interne caractéristique du lieutenant – fureur et inflexibilité abstraite, relativisation et décentrement – médiatisation d'affects envahissants par l'expression verbale :

Au moins voilà la route débarrassée de cette gadoue humaine de tout à l'heure, contre laquelle je me sens encore pâlir de rage impuissante. Bon voyage, et puissent les obus vous trotter aux fesses jusqu'à vos bateaux ! (p. 120)

Nous dressons immédiatement la liste [des soldats enfuis] pour les porter déserteurs à l'ennemi. Bons pour le peloton – mais dans la situation où nous sommes, ils risquent de courir longtemps. J'évite de faire à ma troupe un « laïus bien senti » (...). Le laïus témoignerait-il d'ailleurs d'une suffisante conviction, et puis-je répondre en tous cas de moi-même, dans cette atmosphère d'effroi et de désastre ? Qui le peut ? (p. 124)

3. De *Souvenirs* à *Récit* : élision, dilatation, pause

(...) un spectacle, rien qu'un spectacle – paisiblement – divinement – ironiquement. (*Souvenirs*, p. 176-177)

Deux autres crises déterminantes se voient relatées dans les deux *Manuscrits*. L'élément qui en signale l'importance réside dans la réorganisation même que *Récit* impose à la première mise en mots de *Souvenirs* par extraction de trois journées fondamentales, prélevées dans le fil des vingt-trois dates contenues dans le « journal ». Ni l'angle d'attaque, ni le rythme du récit, ni, pour partie, la nature même des éléments narrés ne se recourent dans la relation des 23, 24 et 25 mai qui font l'objet des deux textes. Le second passage à l'écriture voit ainsi la mise en lumière de deux moments « limite », dont le fil narratif uniment survolté de *Souvenirs* ne donnait pas à percevoir la portée surplombante.

« *Je ne me replie pas sans ordre* » : la schize de l'officier

Pourtant c'est sûr, tout de même, on ne peut pas se replier comme ça. (*Récit*, p. 221)

Après treize jours de mouvements erratiques, la journée et la nuit du 24 mai voient un épisode rare de présence sur la ligne de feu et de pleine responsabilité décisionnelle du lieutenant Poirier/G. Marquante assurément dans le journal de bord, leur relation y suit le rythme général et y occupe trois pages (p. 80-82). Le même épisode prend la mesure d'une crise majeure – une crise du *je*, et du *moi* devenu *lui* – au centre de gravité de *Récit* où il occupe presque dix pages (p. 214-222). Factuellement parlant, le lieutenant Poirier/ G., isolé avec sa section entre Bourbourg et Saint-Georges, se voit exceptionnellement en situation d'assumer pleinement ses prérogatives de commandement, tandis qu'une partie de ses hommes a déjà battu en retraite. Lorsque son agent de transmission lui renvoie par signes depuis l'arrière le même message de repli avant de disparaître, le lieutenant Poirier/G. adosse sa résolution la plus intime et plus irrationnelle de ne pas reculer sur l'invocation inflexible du règlement.

Souvenirs insiste sur la division interne du protagoniste au moment des faits, et présente une forme de *mea culpa* lucide et analytique – avant d'expulser contre l'agent de transmission évanoui une rage verbale comme trop longtemps contenue :

Je ne m'en irai pas comme ça ! Je sais fort bien qu'il y a quelque sadisme à faire tout à coup le pointilleux au milieu de cette pagaïe, à saisir l'occasion, étant dans mon droit, de jouer un mauvais tour au commandant. C'est pour le plaisir de faire la mauvaise tête, de me mettre en travers (de motif plus noble, avouons-le, il n'y en avait point) que j'ai manqué de peu, ce soir-là, d'amener la perte de ma section. (p. 80)

Mes hommes me regardent avec stupéfaction et fureur, comme on observerait un fou. (...) Plongé dans une perplexité intolérable, je suis incapable de trouver en moi un mot à leur dire. (p. 81)

C'est un salaud. La colère contre lui me raidit dans ma résolution immédiate, maintenant de toute évidence stupide, de ne pas bouger. M...M... et M... ! Un ordre, et je f...le camp. Pas d'ordre, je ne f... pas le camp. (p. 81-82)

Le récit resserré du long moment où le lieutenant se voit par les yeux de ses hommes, incarnant à son corps défendant une hiérarchie butée dont il ne supporte plus l'emprise, trouve des proportions imposantes dans *Récit*. L'expérience d'une forme de folie est explicitement évoquée, liée à ce que la psychologie contemporaine nommerait une « décompensation » :

Le lieutenant G. en lui-même commença alors à maudire et à tempêter de tout son cœur. Convulsé de colère et d'anxiété, littéralement malade (...), comme s'il avait commencé à donner des signes peu équivoques de dérangement mental.

(...) il n'était plus qu'un homme en colère, fou de colère contre ces ordres incohérents et imbéciles (...). Ah ! c'était comme ça – eh bien ! *ils allaient voir* ! (p. 214-215)

Le passage-dérapiage vers un discours direct dénué de guillemets donne lieu à deux pages de bribes dialogiques hallucinatoires (p. 215, p. 220), impliquant tour à tour comme sujet et objet le lieutenant, sa hiérarchie et le discours supposé circuler dans la troupe. Le texte y mime le déversement d'un trop-plein de tension solitaire, associant revendication narcissique et culpabilité, mauvaise conscience et volonté de revanche, sentiment d'impuissance et fantasme de maîtrise. Entre ces deux pauses à caractère paranoïaque – leur horizon ultime n'est autre que l'accusation d'entente avec l'ennemi –, la narration objective un large faisceau de motivations en jeu dans le refus de « bouger » du lieutenant : « penchant casanier », « envie bête (...) de voir des premières loges », « instinct (...) de jouer un peu sa partie tout seul ». L'enjeu global est bien celui d'une vitale et impossible reprise d'indépendance – qui emprunte la voie d'une brusque déréalisation du rapport obsédant aux vingt hommes qui constituent alors « la troupe » :

(...) il se sentait comme un chauffeur engagé dans une mauvaise route avec un chargement de paquets mal arrimés, et qui sent à chaque secousse, avec une appréhension fatigante entre les épaules, son chargement menacer de s'écrouler de tous les côtés. (p. 216)

L'ensemble est coupé d'accalmies, avec des retours d'autant plus saillants des signes du « dérangement » physique et psychique :

Il se sentait la tête comme si elle eût été serrée avec violence, et tout le reste de son corps creux et mou, flasque, soudain vidé de tout influx nerveux : un accumulateur qui tout d'un coup avait fini de se décharger. (p. 219)

Dans les départs avortés de dialogues qui objectivent le trouble mental du lieutenant silencieux, reviennent avec insistance les accusations fantasmées liées certes au règlement, mais également au « dossier » politique du lieutenant – dont l'existence l'a de fait retenu au dépôt lors du premier déploiement de son bataillon en Sarre : « Il était fiché comme P.R. vous vous souvenez » (p. 220). Les allusions ultérieures que fera Julien Gracq à cette situation, et ses répercussions concrètes pendant l'Occupation³⁴ soulignent à quel point le degré de

³⁴ Voir l'entretien retranscrit par Régis Debray, *op. cit.*, p. 456-457 : « Je vivais à Caen avec un dossier politique qui me suivait. Quand mon régiment était parti pour le front, le colonel m'avait laissé au dépôt, tout seul. C'était assez significatif... Plus tard le ministre de l'Instruction publique, Bonnard, m'a révoqué, sur dénonciation. Je ne l'ai su qu'après. (...) D'un autre côté, il n'a jamais été question pour moi d'entrer dans une organisation sous influence communiste. L'hostilité des communistes restés staliniens contre ceux qui avaient quitté le Parti en 1939 était totale, comme leur méfiance, et les communistes passaient pour contrôler la plupart des maquis (...) ». Régis Debray mentionne la persistance du poids de ce « dossier » dans les souvenirs de Julien Gracq tout au long

fictionnalisation imposé par *Récit* au matériel autobiographique de *Souvenirs* est faible : c'est plutôt un second niveau d'objectivation des événements vécus et de leur portée que permet la reprise du geste scriptural.

Rien ne prendra corps de ces catastrophes personnelles dont le lieutenant passe en revue l'éventualité comme autant de débuts de films³⁵ – alors que *Souvenirs* consigne ailleurs l'un des savoirs conquis par le lieutenant : « à la guerre l'imagination est toujours punie » (p. 115). Mais la crise invisible à laquelle *Récit* accorde toute son attention suit sa mélancolie propre et devient soucieux de s'échapper de soi, recherche d'un « moyen de se décoller l'esprit de ce gibier pris dans la trappe, de prendre de l'altitude, de se mettre à planer au-dessus de ce carnaval. » (p. 221) La fin de la séquence ramène la perspective si redoutée et prévisible de la reddition aux Allemands, dans un mélange de culpabilité et d'allègement dont Gracq se souviendra dans la dernière partie d'*Un Balcon en forêt* – mais ce ne sera une nouvelle fois que pause et faux-semblant :

« C'est la fin, pensa le lieutenant G. On va être forcés dans notre bauge ». En vérité il n'en pensait même plus si long : il lui semblait que quelque chose poussait contre ses yeux au fond de l'orbite ; en même temps il sentait une légèreté, une détente inattendue dans tout son corps, tous ses nerfs soudain remis en ordre. (p. 223)

Les demi-dieux du side-car, une triple initiation

Il fait des gestes de dénégation, très lents, et me regarde d'un air de reproche. (p. 96)

Si la « bataille de France » est pour le lieutenant Poirier initiation à la dialectique du pouvoir et de la puissance, du collectif et de l'individuel, elle est aussi – quoi qu'il en ait été de ses paradoxes – initiation au pathétique de la mort donnée et reçue³⁶. La rencontre inopinée du lieutenant Poirier/G. et de son homologue S. avec « l'ennemi » personnifié par deux jeunes Allemands montés sur une incoercible machine, à Bourbourg le 25 mai, est marquée de plusieurs manières au sceau de l'inoubliable dans *Souvenirs*. Elle constitue le point d'orgue hautement signifiant de *Récit*, permettant à la narration de se suspendre sur une référence concrète à l'impensable, et un appel en creux à l'effort de la pensée. Seul moment épique des *Manuscrits*, le duel avec les deux jeunes soldats s'impose aussi comme l'expérience la plus dégrisante et peut-être, à en juger par le statut que lui confère *Récit*, la plus questionnante de l'ensemble des événements traversés.

L'intrusion du side-car et de son équipage d'une « folle audace » consacre l'irruption soudaine et couplée de l'ennemi et de l'« enfance » dans un récit obsédé par l'absence de contact avec un ennemi perçu comme omnipotent. Fourvoyés dans un exploit sans avenir, comparables aux Dioscures, les deux Allemands « ont tous deux dix-neuf ans et sont de la jeunesse hitlérienne » ; l'un pleure sur l'autre après l'échange de balles³⁷. Le narrateur de *Souvenirs* constate : « Brusque élan de sympathie pour cet inconnu » (p. 92), au contraire de ce qu'il note au sujet de l'affrontement : « C'est curieux : aucune émotion, ni pendant, ni

de sa vie (Table ronde autour de Julien Gracq, animée par Matthieu Garrigou-Lagrange, « La Compagnie des auteurs », France Culture, 8 mars 2018, 57 min.).

³⁵ « Le commandant a réintégré le bistro de la veille. Le malentendu d'hier s'explique : on m'a envoyé prévenir du repli, mais on ne m'a pas trouvé (...). » (p. 98)

³⁶ Le lieutenant Poirier ne s'avère par ailleurs que modérément sensible au spectacle ou aux nouvelles des morts qui surviennent régulièrement dans son entourage. *Souvenirs* évoque sa réaction devant le premier mort de sa section, frappé par les obus le 26 mai : « Nous voilà étreonnés. Ma première réflexion est que R. était vraiment le plus bête de la section. Ce n'est pas très charitable. Mais j'aurais beau me forcer : ça ne me fait rien. Rien. » (p. 103) Quant à la perspective de sa propre mort, le narrateur l'envisage peu de manière explicite, sur le mode de l'incrédulité plus que du pathétique (« Un sentiment convulsé d'absurdité énorme, d'injustice folle lui traversait le cerveau du premier coup ! (...) *Ce n'était pas possible.* », p. 200).

³⁷ Les deux textes sont ici très proches (*Souvenirs*, p. 93 et *Récit*, p. 243-244 pour l'ensemble de ces mentions).

même après. » (p. 94) La surprise est réitérée : « Sympathie et curiosité : c'est le premier mouvement. Je remarque que S, garçon assez fruste et dur, a le même. » (p. 93) Le lieutenant – jeune lui aussi, et de loin en loin épinglé comme tel – prend acte du décalage entre discours social et expérience directe de la rencontre avec l'ennemi.

Dès lors se succèdent et se superposent différents apprentissages imprévus, sur lesquels les deux *Manuscrits* placent des focales différentes : enjeux et difficultés de respecter les codes d'honneur en présence (*Souvenirs* et *Récit*³⁸), irruption rapide, largement incontrôlable, d'une sentimentalité entre adversaires une fois réunis (dans les deux textes³⁹), poids symbolique des gestes et des regards qui se triangulent entre *lui*, *moi* et *eux* – spectateurs captivés de la rencontre (analyse dans *Récit* de ce qui n'est qu'esquissé dans *Souvenirs*). L'attachement et la dépendance réciproques nés de la rencontre entre soldats ennemis spécifie la ligne thématique de *Récit* :

Le lieutenant G. se sentait pour eux sympathie et pitié : deux grands gosses habillés de vert, soudain terriblement démâtés. (...) il déballa en hâte son pansement individuel (...) il fallait trouver un geste, n'importe quoi, devant ces yeux d'où la guerre s'envolait et où ne passait plus que la dernière angoisse. Ce qui était terriblement gênant, c'est que l'Allemand devant cet attroupement compact n'avait d'yeux que pour les deux hommes qui lui avaient tiré dessus (...). (p. 242)

Récit rend compte, selon sa perspective propre, du lien éprouvé dans le combat direct entre vainqueur et perdant, a fortiori dans l'agonie du second – s'inscrivant ainsi sans emphase dans une tradition littéraire pour laquelle Gracq conservera un vif intérêt dans l'ensemble de ses premières fictions. A cette expérience se superpose celle de l'absurde, lié à l'agonie d'un être jeune ; elle amène dans *Récit* l'introduction, à côté des paradigmes de l'enfance et de la mort, d'un troisième interprétant anthropologique – celui de l'animalité comme figure de la vulnérabilité humaine et de la complexité non rationnelle du lien entre soldats ennemis :

on se sentait comme devant un chien qui lèche la main qui vient de le fouetter. (...) C'était étrange à penser, mais un blessé français l'aurait moins gêné. Ce prisonnier mourant, c'était aussi insupportable à regarder, aussi démuni, aussi pitoyablement infirme qu'une bête estropiée. (p. 242-243)

Curiosité, souci de l'autre, lien identificatoire – entre communion et commisération –, ces affects provisoirement reconstituants ont cependant pour devenir final la révélation fugitive mais décisive de l'annihilation possible de la capacité à sentir. L'émotion collective devant la capture de « demi-dieux qui se meuvent derrière cette gloire d'obus et de bombes » (p. 94), les affects quasi-paternels thématiques par les *Manuscrits* s'effacent devant une autre face des rapports humains, à nouveau au miroir du comparant animal. Le passage à tabac du blessé promis aux soins médicaux est décrit dans *Souvenirs* comme « une de ces choses qui démâtent, auxquelles on ne pourrait pas croire d'avance, et que, tout d'un coup, *on voit* » (p. 96). Dans la pause terminale de *Récit*, la présence permanente de spectateurs civils autour de la scène prend un poids singulier dans la notation suivante :

Une dizaine de civils entouraient le soldat, moitié perplexes, moitié vaguement compatissants. Sans bouger – comme on observe dans le caniveau les derniers soubresauts d'un chien crevé. (p. 245)

³⁸ « J'arrache immédiatement les pattes d'épaule de mon séide pour les envoyer au bataillon, – me souvenant que le règlement dit que c'est la première chose à faire. Mais mon prisonnier me jette un regard lamentable (...). Très ignorant des signes extérieurs de la hiérarchie allemande. / Sans gêne, je visite aussi le portefeuille (à ma confusion, j'ai appris plus tard que cela, par contre, ne se faisait pas) » (p. 93).

³⁹ Voir par exemple p. 244 : « Il coupa court un peu sèchement – à regret – il se prenait de goût pour son allemand comme M. Perrichon pour son gendre » Cet ensemble de notations contraste avec le discours rapporté du capitaine de chars croisé à Saint Georges, peu après l'épisode de Bourbourg : « Le verre en main, il raconte (...) comment il a écrasé des blessés allemands sur le revers d'un talus. » (*Souvenirs*, p. 99)

L'enjeu du retour à l'écriture que constitue *Récit* par rapport à *Souvenirs* apparaît ici avec évidence. A bonne distance des enjeux autobiographiques strictement individuels – problèmes de *face* à conserver, jugements personnels immédiats, et même horizon de la capture finale –, l'expérience de l'anomie y renvoie à la crise profonde des sociétés européennes. Le lieutenant G. apparaît dans *Récit* malade des tensions internes que génère l'antinomie entre aptitude à l'empathie et discipline militaire, mais aussi crise généralisée du lien social. Son apprentissage à la lumière de l'expérience guerrière culmine dans la dissolution de l'opposition entre sphères militaire et civile, au profit d'un vide touchant à la structure même de l'expérience collective et de ses significations. *Récit* formule à sa manière, pleinement mémorable, le paradoxe de l'« anempathie » tel que Jean-Louis Vuillerme en a récemment repris l'analyse, rappelant le caractère idéologiquement construit de cette capacité à l'incapacité émotionnelle, dans le contexte de l'entre-deux-guerres⁴⁰ :

La scène, très brève, très découpée, (...) avait produit en lui une espèce de déclic – le mouvement presque paisible du « ah bon, j'ai compris » – un *blanc*, un espace d'indifférence pure, finale, se posait sur beaucoup de choses. (...) Pour devenir un réître, il lui semblait soudain qu'il ne fallait peut-être pas tant de choses. Non, vraiment pas tant de choses. Seulement trois ou quatre instantanés bien choisis. (p. 246)

Récit rend également compte, à sa manière, du savoir expérientiel dont la formulation traverse un recueil de témoignages non conventionnels comme celui de Svetlana Alexievitch sur l'expérience féminine de la Seconde guerre mondiale sur le front russe⁴¹ : l'esprit humain n'est ni si protégé ni si fragile qu'on le croit – « l'homme ayant plus qu'on le pense le pouvoir de faire la nuit en plein jour », écrit Gracq (p. 246).

Écrit dans une focale courte, *Souvenirs* apparaît bien comme un irremplaçable témoignage de première main ; le journal de bord y objective, avec précision et non sans crudité, la difficulté pour un officier de terrain issu de la vie civile de soutenir un ordre militaire dont ne subsiste que l'apparence ; il rend singulièrement compte de l'hétérogénéité des mouvements subjectifs assumés par un tel acteur face à un cadre collectif qui se délite et se raidit d'un même mouvement, entre *vertu* non objectivée – après tout n'est-il pas réputé remarquable de refuser coûte que coûte de battre en retraite ? – et étroitesse de l'entre-soi intérieur – ainsi de la conclusion ironique de l'épisode de Bourbourg quant au destin tragique tout proche des « héroïques populations des pays envahis » (p. 96), ou de l'aparté livré brut sur le contenu du portefeuille du jeune Allemand (« Photo de fiancée ! Pas très jolie. », p. 93).

Récit opère l'extraction de trois journées *emblématiques* du tissu expérientiel de la « bataille de France », pour les soumettre à l'action élaguante et dilatante d'une focale longue – qui trouvera dans *Un Balcon en forêt* son réglage idéal, par approfondissement du tri sur le matériel narratif et du « niveau » de réalité qu'il dessine, et fluidification de la voix narrative indirecte non plus de l'anonyme lieutenant G., mais de l'« aspirant Grange ».

4. Du lieutenant Louis Poirier à Julien Gracq, une perspective cavalière

Ne donnant pas à la guerre plus qu'il ne faut lui donner (*Souvenirs*, p. 105)

Si le procès-verbal singulier que constitue *Souvenirs* est fructueux au plan littéraire comme au plan historique, il oppose probablement à la volonté de l'écrivain un problème de limite comparable à la « dernière lettre à la famille » : « il faudrait passer trop de murs pour se faire

⁴⁰ Voir *Miroir de l'Occident. Le Nazisme et la civilisation occidentale*, Paris, Editions du Toucan, 2014.

⁴¹ Voir les pages introductives de Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme* (trad. du russe par G. Ackerman et P. Lequesne), Presses de la Renaissance, Paris, (1985) 2004.

entendre » (p. 133) ; l'autoportrait en actes qui en ressort est trop direct et foisonnant pour convenir à un écrivain porté à formuler pour lui-même l'interdit de Marc Bloch au sujet des « petites aventures personnelles d'un soldat »⁴². De fait, le fragment publié dans *Lettrines* sous le titre *La Nuit des ivrognes*⁴³ reprend le récit de la nuit du 26 mai en laissant de côté la somme des notations « éthoci-pratiques » analysées ici au croisement de *Souvenirs* et de *Récit*.

On ne peut dès lors que saluer le geste mesuré qui a conservé ces deux textes. C'est en effet bien au titre de leur matériel autobiographique que *Souvenirs* et *Récit* nous intéressent, en même temps que pour les multiples niveaux d'analyse qu'ils entretiennent – à tel point que la lecture première de *Souvenirs*, saturé de notations précises relevant d'un vaste faisceau de niveaux de perception, peut oblitérer dans l'esprit du lecteur celle du texte qui suit.

Le geste scriptural second de *Récit* ménage pourtant une progression entre différentes stases initiatiques dans lesquelles quelque chose d'essentiel de la « bataille de France » vécue par Louis Poirier semble pouvoir se laisser formuler. Il rejoint par là aussi celui de Marc Bloch :

(...) ce que furent les trois semaines qui suivirent, je me suis promis de ne pas le raconter en détail. (...) Quelques images, choisies parmi la foule de celles qui se pressent à ma mémoire, suffiront à jaloner le cours de ces journées et de ces nuits, toutes remplies par la grande tragédie de la campagne du Nord.⁴⁴

De l'attente immobile sous le ciel en gare de Dunkerque, à l'expérience de division intérieure jusqu'au trouble mental dans les bois de Saint-Georges, à celle du *blanc* que figure à Bourbourg le spectacle silencieux du prisonnier allemand agonisant au milieu du village, *Récit* compose une progression fondée sur une intensité croissante, où Gracq opère sur sa perception et son récit premiers un travail d'élagage, de hiérarchisation et de mise à distance. Cet arasement des événements narrés et des commentaires qui s'y attachent peut passer pour une forme de perte, mais conditionne le passage à un plan du travail testimonial où description et analyse se superposent avec une singulière efficacité.

Souvenirs et plus encore *Récit* semblent le souligner à plaisir, il passe dans l'expérience mise en mots dans les *Manuscrits* la candeur d'un personnage stendhalien⁴⁵ à la recherche d'un champ de bataille, où assister voire participer à une action épique, cueillant l'occasion d'un héroïsme par ailleurs impossible. Ce personnage se déniaise vite : la comédie des rituels et des discours n'a d'emblée guère de prise sur lui, et il apprend. Mais cette appropriation ironico-humoristique immédiate et rétrospective n'oblitére pas la prégnance de l'adhésion initialement consentie – nonobstant la répugnance installée depuis l'enfance pour le carcan de l'existence collective – à un ordre militaire conçu comme recours incontournable face à l'agression guerrière et au nazisme, mais aussi fantasmé comme ascèse ouvrant à une forme de sublimation collective.

Cette adhésion décidée s'enracine de fait dans un imaginaire essentiel dont elle tire en partie sa puissance et sa résistance. La biographie de l'écrivain documente ici celle de Louis Poirier plutôt que l'inverse : le rêve de la « confrérie d'armes » (avec des italiques chez le

⁴² « (...) Les petites aventures personnelles d'un soldat, parmi beaucoup, importent, en ce moment, assez peu et nous avons d'autres soucis que de rechercher le chatouillement du pittoresque ou de l'humour » (*op. cit.*, p. 29-30).

⁴³ In *Œuvres complètes, II, op. cit.*, p. 196 (fragment daté de l'année 1966).

⁴⁴ *Op. cit.*, p. 40.

⁴⁵ Voir les références à l'ironie caractéristique de la narration stendhalienne à l'égard de ses « jeunes héros » Fabrice ou Julien : p. 74 (« Moi qui avais cru assister à un Waterloo lointain ! C'est manqué. »), p. 193-194 (« Quand nous disons "il commençait" il faut d'ailleurs comprendre que l'auteur, eu égard aux circonstances, ouvre à son héros un certain crédit (...) »), p. 197 (« Le lieutenant G. trouvait dans ce moment son éminente dignité, qui ne prévoyait pas le port des outils, extrêmement inconfortable (...) »), p. 210 (« La vérité oblige à dire que le lieutenant G. grossissait un peu, pour faire pathétique »), p. 229 (« Le lieutenant G. n'était pas tout-à-fait de bonne foi (...) »)

premier Gracq) persiste et se purge lentement des *Terres du couchant* jusqu'au *Rivage des Syrtes*. Le texte de *Sur les falaises de marbre*, rencontré sur un quai de gare vide en 1943 constitue le chef-d'œuvre réalisé de cette aspiration, quoi qu'il en aille des importants problèmes éthiques posés plus globalement par leur auteur.

Loin du lissé mythologisant touchant à l'image – toujours présente dans la réception gracquienne – d'un écrivain altier œuvrant hors du temps, les *Manuscrits de guerre* mettent à jour le creuset biographique des événements « extrêmes » de la Seconde guerre mondiale. Le couple des deux textes apporte un éclairage sans équivalent sur la genèse d'un ethos littéraire resté singulier et exemplaire : indépendance par rapport à la sphère médiatique comprise comme lieu d'une parole asymétrique, autoritaire et autorisée, dégageant revendiqué pour l'expression littéraire par rapport à l'ordre politique – mais aussi responsabilité revendiquée et assumée dans le débat public touchant au statut général de la littérature dans la société de son temps. Entre le lieutenant raffermi d'écouter en boucle la mélodie patriotique de la Brabançonne aux côtés de ses pairs (*Souvenirs*, p. 35, p. 37) et l'auteur de *Pourquoi la littérature respire mal*, l'expérience sidérante de la dissolution de l'ordre militaire en tant qu'institution et en tant que croyance s'est superposée à celle de la sidération géopolitique – l'annonce du Pacte germano-soviétique précédant immédiatement l'entrée en guerre. La capacité immense d'engagement du sujet civil Louis Poirier est deux fois virée au compte de Julien Gracq. Fraîchement « adoubé » par André Breton, l'écrivain scelle la nature de son engagement en attribuant au « chef de file du surréalisme » les traits de l'héroïsme et les vertus de la vie en « confrérie », au service de la seule « activité sérieuse pour l'esprit⁴⁶ ».

Dominique PERRIN

Résumé :

Les *Manuscrits de guerre* apportent un éclairage saisissant sur l'expérience collective qui préside aux commencements de l'écrivain et à la formation de l'*ethos* qui le singularise. Comparables à certains égards aux *Souvenirs de guerre* d'Alain (1920) et plus encore à *L'Etrange défaite* de Marc Bloch (1946), ils n'en partagent ni le projet analytique ni le refus de l'introspection. Une attention soutenue au fil des faits quotidiens les caractérise, tout entière colorée d'une réflexion sur l'affectivité transindividuelle qu'ils engendrent. Cette attention s'incarne dans trois objets – avec un degré d'explicitation allant du thème obsédant à l'implicite structurant : le rapport à l'armée ; le rapport à la guerre ; le rapport à l'écriture. Louis Poirier/Julien Gracq tisse à la première puis à la troisième personne un réseau de questions qui constituent toujours notre actualité : à quelle communauté puis-je dire que j'appartiens ? Qu'advient-il de ma capacité d'empathie avec moi-même et avec autrui dans des épreuves « limite », et que faut-il à un sujet – ou une société – pour faire l'expérience transformatrice de l'*anempathie* ?

Mots-clés :

Empathie/sympathie/anempathie, formation, initiation, schize, introspection, affectivité, réflexivité

⁴⁶ Entretien avec Jean Carrière (1986), *O.C.*, t. II, p. 1235-36, ainsi que Régis Debray, *op. cit.*